

Personne ne répondit. Tous avaient la tête baissée. Ce qu'avait impliqué Olida Ter les avait réduits au silence. Et pendant ce temps, les habitants d'Ibael-Bourg continuaient d'affluer, de les dépasser pour se rendre à l'endroit précis qu'ils avaient décidé d'éviter à tout prix, et face à cette marée humaine qui fluctuait au rythme de l'effroi, deux questions résonnaient dans la tête d'Odia: fallait-il les prévenir? Pouvaient-ils les prévenir? Si Olida Ter avait raison, toutes ces personnes étaient en danger. Des centaines de personnes qui se dirigeaient vers un précipice qui leur était pour le moment invisible. Des centaines de personnes qui cherchaient l'espoir à l'endroit même où l'espoir leur était le moins accessible.

Fin Gea voulut ouvrir la bouche mais Heide Ilin la prit dans ses bras et cala le visage de son amie dans le creux de son cou. Pavel Tel était blanc de peur et son père rigide, comme calcifié. Odia, quant à elle, n'était plus nulle part. Les mots d'Olida Ter l'avaient projetée dans un espace différent où plus rien n'avait cours. Elle se sentait vide. Sa substance aspirée hors d'elle. Non pas impuissante. Non pas inutile. Dissoute. Réduite à l'inexistence. Avec un seul mot pour compagnon.

Guerre.

Ce mot... Ce mot avait cessé d'être un mot. Le mot n'existait plus. Il avait disparu. À la place, il y avait le présent, ce moment qu'elle était en train de vivre, rempli par la peur, par le froid, par l'omniprésence de l'inconnu qui l'harassait à chaque instant, qui avait écrasé qui elle avait été avant, qui l'avait transformée, et ce à jamais. Jamais plus elle ne serait la Odia qu'elle avait été. Plus jamais. Car tel était le pouvoir de la guerre, de briser l'identité de ceux qui y sont plongés, de les métamorphoser en une version différente d'eux-mêmes, une version dans laquelle le soi autant que l'autre ne pourrait, ne serait jamais plus véritablement humain.

Elle regarda autour d'elle, cherchant frénétiquement un regard, un soupçon d'attention qui lui prouverait qu'elle avait tort de ressentir ce qu'elle ressentait, qui lui prouverait qu'il existait toujours autour d'elle cette lumière, diffuse et discrète comme le bleu du ciel, à laquelle personne ne fait attention mais que tous portent en eux, mais dans les yeux, dans les gestes, dans la fuite des corps, elle ne vit que la terreur et le voile qu'il pose sur tout ce qui n'est pas soi, et elle sut. Elle sut que, quoi qu'elle eût pu faire, quoi qu'elle eût pu dire, personne ne l'écouterait, personne ne la regarderait. C'était cela, la guerre: l'oubli de ce qui est hors de soi.

«Nous devons partir» imposa Olida Ter. «Nous sommes trop près.

- Trop près de la place? Comment ça nous sommes trop près? Elle est à un demi

kilomètre de nous» lui opposa Pavel Tel.

«Exactement. Elle est à un demi-kilomètre. Cela veut dire que l'aire du cercle qui part du centre de la place et qui se rend jusqu'à nous fait... un peu moins de huit cent mille mètres carrés. Quelle taille faisait Donear?» Tous la regardèrent, incapable de répondre à sa question. «Donear était un peu plus grande que cela» continua-t-elle sans prendre la peine de dissimuler la touche de mépris qu'elle ressentait à l'adresse de son groupe pour ne pas avoir su cette information «et il n'en reste rien. Pas un bâtiment, pas une pierre, rien. Puisque nous ne savons pas comment les attaquants sont parvenus à faire cela, nous ne pouvons pas prendre le risque de nous trouver dans une zone de la même taille. s'ils procèdent de la même manière, nous sommes condamnés. De plus, nous devons nous éloigner de la foule. Plus les lieux autour de nous seront déserts, plus nous aurons de chance de passer inaperçus.

- Mais comment sais-tu tout cela, ma fille» lui demanda Seur Cin Vaaler.

- La mécanique, père. La mécanique» dit-elle en l'embrassant sur la joue. «Lorsqu'une force agit sur un corps, le corps accélère dans la direction de la force et les forces sont toujours mutuelles. Toute masse agissant sur une autre masse est influencée en retour dans le sens opposé. Nos ennemis sont une force et notre ville en est une autre et les deux forces s'affrontent. Si nous suivons le mouvement de notre ville, nous sommes prévisibles pour nos ennemis. Si nous agissons différemment, nous devenons, d'une certaine manière, invisibles. Je sais que c'est très succinct comme approche, mais c'est la meilleure explication que je puisse donner dans ces circonstances.»

Odia regarda Olida Ter, débordante d'une admiration sans fin pour la jeune femme. Elle n'avait pas tout compris de ce qu'Olida Ter venait de dire mais elle sentait que ses propos contenaient une vérité essentielle pour sa jeune maîtresse, le même type de vérité qui lui avait permis d'améliorer le travail de ses parents et dont ils avaient été si fiers et qui était susceptible de leur sauver la vie.

La porte de la taverne pivota sur ses gonds en un crissement de bois et de rouille. Le patron se tourna vers elle et ouvrit grand la bouche pour asséner une série d'insultes à celui qui avait osé interrompre le récit mais la referma aussitôt avec un petit bruit strident. C'était Jorad Efet Mim Bilal, le maire d'Élavilin-Sud.

«Bonsoir dems et seurs» dit-il à la volée puis, se tournant vers Leër: «Ah! Ce n'est pas encore fini. J'en suis fort heureux. Il m'aurait été pénible de ne pas pouvoir écouter cette

histoire avec mes chers concitoyens, surtout prononcé depuis la bouche de notre *exquise* ambassadrice.»

Le maire se glissa le long du bar tout en faisant signe au tavernier de lui préparer un verre et rejoignit Leër à qui il tendit la main, une main un peu grasse et à la peau douce qui témoignait de ses occupations, loin des champs et des étables. Leër le sonda d'un regard, passant sur ses cheveux blonds courts brossés avec soin qui sentaient le jasmin, ses habits légers embellis de dorures et de courbes, ses trois bagues qui ornaient sa main droite dirigée vers Leër, ses dents légèrement déchaussées mais qui, dans cette bourgade, étaient le symbole d'un entretien méticuleux, se retenant de manifester le moindre signe de son déplaisir face à sa présence. Elle se rappelait des mots de son père, de l'antipathie qu'il avait exprimé à l'encontre de ce petit être déplaisant qui voyait dans le pouvoir une simple route pour son propre profit. Leër lui répondit en lui serrant la main et en le remerciant de la gratifier de sa présence.

«Allons, dem Ambassadrice, c'est moi qui vous remercie. Vous apportez une superbe distraction à mes administrés, et il me tardait de vous rencontrer» lui dit-il en appuyant son regard. «Vous avez fait une excellente impression sur la place de notre village. *J'adorerais* pouvoir entendre le récit de votre jugement de votre bouche.»

Leër plongea ses yeux dans ceux du maire. Les mots qui sortaient de sa bouche avaient cet enrobage mielleux qu'empruntent ceux qui n'ont aucun pouvoir et qui, cherchant à se donner les manières des grands, sombrent dans l'obséquiosité. C'était ce qu'il était en train de faire en ce moment même, tandis qu'il la flattait du regard tout en tentant d'occuper la plus grande partie de son champ de vision: il tentait de créer un espace où seuls lui et Leër se trouveraient pour l'obliger à se focaliser sur lui, autant pour flatter son narcissisme que pour se donner l'illusion de l'importance.

«Si je puis me permettre, dem Ambassadrice, une personne de votre raffinement est une bénédiction pour notre village. Vous me verriez honoré si vous vouliez bien considérer que je sois votre hôte pour la nuit.»

Leër prit une rapide inspiration qu'elle bloqua au niveau de ses abdominaux tandis qu'elle planta son regard dans les yeux du maire. Cet homme était-il en train de s'imaginer passer le reste de la nuit avec elle? Ou bien était-ce un jeu vulgaire auquel cet être pathétique tentait de jouer? Il ne pouvait pas s'imaginer réellement avoir la possibilité de coucher avec elle... Non... Pourtant, quelque chose dans la posture de ce petit homme rondouillard aux joues luisantes lui disait que c'était ce qu'il espérait, non pas pour le simple fait de l'acte charnel, mais

pour la notoriété que cela pourrait lui octroyer. Il devait espérer, s'il parvenait à ses fins, ou au moins réussissait à générer suffisamment d'illusions pour que la rumeur d'une telle relation naquît, que sa notoriété en sortirait grandie, et que cela lui ouvrirait des portes plus grandes que celles qu'il passait chaque jour. Elle était un outil pour lui, exactement comme toutes les autres personnes d'Élavilin-Sud. La seule différence qu'elle possédait sur les autres était le pouvoir qu'elle pourrait lui permettre d'avoir. Jute un peu plus de pouvoir. Rien d'autre que cela.

«Maire Mim Bilal, votre présence m'honore. Installez-vous, je vous prie. Je suis déjà bien avancé dans mon récit mais si vous le voulez, je peux vous le résumer» lui répondit-elle tout en passant volontairement sous silence l'offre qu'il venait de lui faire. Elle voulait voir s'il aurait l'aplomb de réitérer une seconde fois son offre.

«Pas besoin, ma chère» lui répondit-il. «Je poserai des questions *plus tard*, si des points me sont obscurs.»

Leër laissa poindre un sourire discret sur son visage, juste assez tranchant pour être ambivalent. Ainsi, il avait choisi de considérer son offre comme étant en suspend. Très bien, se dit-elle. Qu'il s'imagine donc pouvoir planter cette idée dans la tête des personnes présentes autour d'eux. Le moment venu, elle ne manquerait pas de lui faire payer son utilitarisme.

Mim Bilal se retourna, chercha une chaise du regard mais n'en vit pas. D'un mouvement de tête, il signifia à un jeune homme à la moustache à peine pubère qui se tenait au premier rang de lui laisser son siège. Le jeune homme fouilla autour de lui et, ne voyant aucun endroit où s'asseoir dans les alentours, se leva à contrecœur et rejoignit un tabouret bancal qui trônait, seul, sur le bord droit du comptoir. D'un geste, Leër demanda au tavernier de servir un verre au jeune homme de sa part et reprit son récit.

Une fois les sacs replacés sur leurs épaules, la famille Cin Vaaler commença à remonter le courant des fuyards, longeant le murs principal de l'avenue afin d'éviter le plus possible les plus gros groupes. Odia, aidée par Pavel Tel, était au milieu d'eux, et clopinait, les dents serrées pour contenir la douleur qui l'élançait depuis sa jambe droite. Elle pouvait sentir le sang qui continuait de couler, même si ce n'étaient que quelques gouttes, et cela la démangeait. Elle aurait eu envie de s'arrêter pour soulager son inconfort mais elle s'en empêcha, et à la place elle porta son attention sur le dos de son maître qui, devant lui, formait un rempart contre les gens qui, tel un flot impétueux, venaient se briser sur eux tandis qu'ils tentaient de rejoindre la garnison. À plusieurs reprises, ils furent bousculés, chahutés, insultés; ils n'en continuèrent pas

moins leur marche vers la périphérie de la ville, comme Olida Ter leur avait conseillé de faire. À chaque croisement, la jeune femme, que la densité de la foule empêchait de voir clairement au-delà de quelques mètres, prenait appui sur l'épaule de son père afin de prendre de la hauteur et de regarder au plus loin si une maison dans laquelle ils pourraient trouver refuge se distinguait.

Ils marchèrent ainsi pendant ce qu'Odia évalua être une quinzaine de minutes, voyant autour d'eux la foule devenir de moins en moins compacte jusqu'à ne plus être que clairsemée, ce qui leur permit de s'écarter du bord et de marcher plus confortablement. Pour Odia, cependant, le milieu de la rue lui rajoutait une épreuve supplémentaire, car le mur qu'ils avaient longé depuis le début de leur nouveau périple lui avait servi de support pour alléger le poids qu'elle portait sur sa jambe blessée. Pavel Tel s'en rendit rapidement compte et changea de côté avec elle, la soutenant cette fois par la droite. Odia se pencha vers lui et le remercia, ce à quoi Pavel Tel répondit par un sourire tout en la confortant sur la petitesse de son acte.

C'est alors que, depuis le point le plus éloigné de la rue qu'elle pouvait voir, un éclat de feu blanc, fin et éphémère transperça l'ombre. Immédiatement, Olida Ter hurla et sauta à terre en emportant son père avec elle. Pavel Tel, prompt à réagir par réflexe, la suivit, entraînant Odia et s'enroulant autour d'elle pour en atténuer le choc. Une seconde plus tard, cette même chaleur qui les avait enveloppés moins d'une heure auparavant passa au-dessus d'Odia dans un vacarme puissant de pierres arrachées aux pierres qui se répercuta sur tous les murs de la rue dans un bruit d'os brisés et de torrents en crue.

Odia resta sur le sol, épouvantée, les yeux clos et les mains sur les oreilles, incapable de commander au moindre de ses muscles, pendant ce qui lui sembla être une éternité, attendant d'autres explosions, guettant d'autres courants d'air brûlants, d'autres bruits d'avalanche, mais rien ne vint. Ce ne fut que lorsqu'elle sentit la main de Pavel Tel sur la sienne qu'elle accepta de rouvrir les yeux. Il la regardait. Il lui demandait si elle allait bien. Elle hocha la tête. Il lui sourit, lui serra la main un peu plus fort. Puis plus fort. Plus fort encore. Odia le fixa. Pavel Tel ne la regardait plus. Dans son regard, les quelques traces de soulagement qu'elle y avait vues s'étaient évanouies. Quelque chose, derrière elle, n'allait pas. Elle voulut tourner la tête mais Pavel Tel la prit dans ses bras et serra de toutes ses forces, lui murmurant de ne pas le faire, de ne pas regarder, de ne jamais se retourner, de regarder droit devant elle et rien d'autre. Odia ne comprit pas tout de suite. Elle l'interrogea. Elle lui demanda ce qui se passait, ce qu'il y avait derrière eux mais il l'enjoignait de l'écouter, la suppliait de l'écouter.

Elle accepta et Pavel Tel desserra son étreinte avant de marcher et de disparaître

derrière elle quelques instants, puis de réapparaître, un sac sur l'épaule. Odia regarda le sac. Pourquoi?

Le garçon lui prit la main et lui imposa son mouvement. Devant elle, Olida Ter et Seur Cin Vaaler tremblaient. Olida Ter pleurait. Était-elle blessée? Odia se porta à son côté et lui posa la question, lui demandant de lui dire où elle était blessée. Elles pouvaient s'occuper d'elle. Elles pouvaient la soigner. Heide Ilin avait...

Olida Ter se précipita sur elle et l'entoura de ses bras. Aucun son ne venait d'elle. Rien que de la chaleur là où la peau de ses joues touchaient son cou.

C'est alors qu'Odia comprit, et qu'elle se retourna

Heide Ilin et Fin Gea étaient mortes. Le corps de ses deux amies était disloqué, leurs organes arrachés à leur ventre, leurs vêtements à demi emportés par le vent, leurs cheveux projetés en direction du bâtiment scindé par le choc.

Le jeune homme voulut la retenir mais elle se débattit, le repoussa de toutes ses forces, le frappa jusqu'à ce qu'il lâche prise et la laisse partir et se jeter sur ses amies, sa robe trempant dans leur sang, leurs visages sur ses genoux et son visage à elle déformé par les hurlements qui sortaient de son corps, par les malédictions qu'elle lançait sur le monde tout entier qui avait provoqué la mort de ses amies et qui avait permis que son corps soit submergé par autant de douleur, par autant de souffrances, sur ce monde qui l'avait anéantie. Qui l'avait brisée.

Seur Cin Vaaler s'approcha d'elle et la prit elle aussi dans ses bras et de ses mains il l'obligea à lâcher les mains des Heide Ilin et Fin Gae. Odia le regarda faire sans rien dire. Sans bouger. Elle n'avait plus de force.

«Regarde, Odia. C'est comme ça qu'elles dormaient, n'est-ce pas?»

Odia ne répondit rien. Elle ne voyait plus rien.

Seur Cin Vaaler se leva et tira Odia derrière lui tandis qu'il marchait en direction de ses enfants. Odia se laissait faire. Elle n'avait plus rien en elle. Plus rien ne comptait pour elle. Qu'elle fût restée avec Heide Ilin et Fin Gea et rien n'aurait été différent. Son corps fonctionnait. Sa tête était morte.

Tous les quatre, ils marchèrent encore quelques dizaines de mètres le long de l'avenue quand sur un signe d'Olida Ter ils bifurquèrent sur leur gauche, s'engageant dans une rue un peu moins large parsemée de débris en tous genres, pierres, bois, tuiles, ardoises, des pans de murs ou des morceaux de toiture que la deuxième vague avait soufflés, et pénétrèrent

dans une des maisons touchées, amputée de son deuxième et troisième étage et dont la salle commune portait encore les vestiges de la vie qu'elle avait abritée quelques heures plus tôt. Odis fut assise sur un banc, un verre d'eau posé devant elle, tandis que les trois Cin Vaaler explorèrent la demeure à la recherche de l'abri qu'Olida Ter avait mentionné. Pendant plus d'une vingtaine de minutes ils fouillèrent les décombres puis revinrent, reprirent leurs sacs et firent relever Odis et quittèrent le lieu. Ce n'était pas ici qu'ils se cacheraient.

Ils fouillèrent ainsi trois autres maisons et pendant leur fouille deux nouvelles salves vinrent frapper Ibael-Bourg. La première était lointaine et fut comme un écho de la précédente, mais la seconde frappa le quartier où ils se trouvaient alors, les forçant à s'immobiliser et à scruter tout autour d'eux pour s'assurer qu'ils ne seraient pas pris dans les décombres. Lorsque la peur fut passée, Pavel Tel, sans doute à bout de force, se mit à crier:

«Merde! Merde merde merde merde! Mais qu'est-ce qu'on fait ici?! Merde! Tu t'es complètement plantée Olida! Complètement! C'est pas la garnison qu'ils visent, c'est les quartiers extérieurs! On est en plein dans leur cible! Tu fais chier!

- Non, mon frère, je suis de plus en plus sûre d'avoir raison.

- Tu te fous de ma gueule!?! Regarde autour de toi! On va se prendre une maison sur la gueule si on reste ici! Il faut...»

Olida Ter le prit par le col et le plaqua contre un mur. Ses yeux étaient débordant de colère.

«Écoute-moi bien, abruti! Comment faisait Doliette, notre chatte, pour attraper des souris, hein!?! Elle leur sautait directement dessus? Non! Elle se cachait, elle attendait que la souris soit exactement là où elle voulait qu'elle soit et elle attendait que la souris ne fasse plus attention à rien, et là! elle l'attrapait. Jamais elle n'a raté sa cible, et tu sais pourquoi? Parce que notre chatte avait compris ce que toi, visiblement, tu n'as pas encore rentré dans ta petite tête: le moment où la souris est la plus vulnérable, c'est quand elle n'a aucun doute sur sa sécurité. Et où est-ce qu'on serait le plus en *sécurité*?

- À la garnison» répondit Pavel Tel, ses pommettes tremblant sous la prise d'Olida Ter.

«Exactement! Alors maintenant, écoute ta petite soeur et fais ce qu'elle te dit, car elle a autant envie que tu survives que toi!»

La poigne se desserra et le garçon, de nouveau libre de ses mouvements, se massa la mâchoire comme s'il venait de recevoir un coup tandis qu'Olida Ter se pencha, attrapa le sac

qui se trouvait à ses pieds et l'envoya dans les mains de son frère avant de reprendre sa marche. Ils repartirent ensuite le long de la rue, Seur Cin Vaaler et Olida Ter devant pour repérer les lieux potentiels et Pavel Tel tenant Odia par la main, grommelant toujours un peu sur sa défaite face à sa soeur, et continuèrent leur exploration, filant le long des rues perpendiculaires aux avenues afin de se protéger des futurs tirs des assaillants, s'arrêtant et guettant à chaque angle de rue le moindre mouvement, la moindre lumière qui proviendrait des limites de la ville et courant aussi vite qu'ils le pouvaient lorsqu'ils traversaient ces espaces de dangers avant de recommencer leur furetage. Ils ne croisèrent personne. La ville semblait avoir été laissée pour eux seuls, abandonnée, maudite. Les maisons elles-mêmes n'étaient plus que des squelettes, des formes décharnées car privées de la vie qu'elles auraient dû accueillir et protéger. Les portes ouvertes sur des patios vides, les fenêtres aux vitres soufflées et les parois déchiquetées par les chocs défiguraient ce qui avait fait l'âme d'Ibael-Bourg: une cité dont les rues labyrinthiques avaient toujours eu pour fonction de permettre à leurs habitants de se croiser de manière impromptue tout en offrant à chacun l'opportunité de pouvoir avoir l'impression, lorsqu'ils étaient chez eux, d'être seuls, libres de la présence constante de l'autre. Toutefois, ce soir-là, cette structure qui faisait son charme jouait contre elle: la ville semblait faire partie d'un complot, ses rues semblaient des boyaux enroulés sur eux-mêmes oeuvrant pour que les citoyens, apeurés et confus, se perdent et errent, passent et repassent au travers des veines entortillées sans espoir de pouvoir sortir de leur dédale et de trouver le refuge qu'ils cherchaient. Les voies semblaient se transformer, s'effondrer sur commande à l'approche des marcheurs pour leur interdire l'accès à cet espace qu'Olida Ter cherchait de plus en plus désespérément pour ensuite, dès que le groupe était hors de vue, reprendre son apparence première et décevoir, encore et encore, à leur approche. Mais peut-être que cela jouerait également en leur faveur, car ceux qui les attaquaient auraient, pour débusquer tous les habitants, à parcourir ces rues et ces culs-de-sac, et peut-être oublieraient-ils un couloir, un corridor ou une terrasse et que des personnes survivraient grâce à cela. C'était ce genre de lieu qu'Olida Ter recherchait et pour lequel elle pressait sa famille, un lieu qui ressemblerait à tous les autres mais dans lequel, ou peut-être sous lequel, ils pourraient se terrer jusqu'à être oubliés et ressortir, comme à la fin d'un hiver insoutenable, vers un temps qui leur serait plus clément.

Lorsque la première pulsation de lumière se répandit autour d'eux, ils levèrent les yeux par réflexe, s'attendant sans trop savoir pourquoi à découvrir au-dessus de leur tête des nuages lourds qui leur barreraient la vue. Mais le ciel était clair, et les étoiles brillantes, et



pendant une seconde, Seur Cin Vaaler, Olida Ter, Pavel Tel et Odia se regardèrent, interloqués. Puis le vent, qui depuis le début de leur chasse au travers des ruelles s'était fait discret, s'engouffra tout autour d'eux, un vent chaud et sec qui tendit leur peau et assécha leur bouche, et soudain, comme sous l'effet d'une révélation, ils surent, mais il était déjà trop tard pour cela.

La terre se mit à trembler, les murs à vibrer, l'air à frémir, puis les premières explosions matraquèrent le monde depuis l'extérieur les limites de la ville et avancèrent, mètre, après mètre, après mètre. Les pulsations de lumière devinrent des vagues et les vagues un flux qui s'approchait, inexorable comme la marée. La nuit cessa d'être et la terre se transforma en soleil qui allait tout incinérer, tout avaler, tout réduire en cendres. Leur avenir était la cendre, Odia le sentit. Comment échapper à ce qui arrivait, aussi inexorable que les géants des légendes, aussi impardonnable que la mort? Elle regarda son maître et pour la première fois de sa vie elle vit l'homme en lui, l'être de chair et de sang qui voit venir l'inexorable, non pas pour lui, il n'y avait dans ses yeux aucune place pour lui, mais pour ses enfants, ses deux enfants, les dernières preuves de l'existence de son défunt amour. Odia n'existait plus pour lui, et elle ne lui en voulut pas. Comment l'aurait-elle pu? Il lui avait déjà donné bien plus que ce qu'elle aurait jamais pu avoir. Et qu'est-ce que cela allait pouvoir changer? Bientôt, ils seraient morts, tous les quatre, et plus aucune de leurs pensées n'aurait d'importance. Il n'y en aurait plus.

D'un coup, à environ une centaine de mètres devant Odia, alors que le prochain déluge allait bientôt emplir l'atmosphère tout entière, une porte s'ouvrit et de derrière elle une femme sauta dans la rue. Elle regarda d'abord dans la direction opposée, puis dans la leur, et lorsqu'elle les vit, elle hurla. Il n'y avait aucun mot dans sa gorge, juste un son, et cela était suffisant. Olida Ter, Pavel Tel et leur père la virent, et soudain, mus par la force bestiale de la survie, ils coururent tous de toutes leurs forces, oubliant tout, car à part cette femme et cette porte ouverte, il n'y avait plus rien pour eux dans ce monde. Ils coururent aussi vite que leurs jambes le leur permirent. Ils bondissaient presque.

Sauf Odia.

Odia courrait aussi vite qu'elle le pouvait mais sa blessure au tibia était plus forte que sa soif de survie. À chaque fois qu'elle posait le pied sur le sol, sa vue se brouillait de douleur et son genou flanchait, la rapprochait un peu plus du sol, toujours un peu plus, jusqu'à ce qu'à une trentaine de mètres, elle se sentit tomber. Elle ne s'écroula pas. Elle roula. À cause de son déséquilibre, son côté droit fut le premier à toucher le sol et le reste de son corps suivit, ses mains autour de sa tête pour amortir au maximum les chocs. Elle fut ballottée, comme ces

draps que le vent trop fort détachait pour jouer avec. Elle n'avait le contrôle sur rien. Elle subissait la diffusion des forces qu'elle avait mises en mouvement et dont elle était devenue l'instrument jusqu'à ce qu'elle s'arrête, désorientée, à moitié assommée, consciente d'une seule chose: les explosions qui se rapprochaient.

Le fracas devint total et de ses yeux entrouverts elle vit la façade du bâtiment au-dessus d'elle se répandre dans les airs, propulsée par un poing de feu qui crevait l'espace, et le bâtiment opposé lui aussi explosa, et il semblait à Odia que le sol allait s'ouvrir sous elle, que des dents allaient surgir et la dévorer. Au-dessus d'elle, les pierres s'approchèrent d'elle avec une extrême lenteur. Elle pouvait voir leurs déchirures, leurs pustules de chaleur, leurs lignes pures nées d'un éclat trop fort pour elle. Elle pouvait les voir avaler la distance qui les séparait, centimètre après centimètre, fascinée et sereine. Ces pierres allaient mettre fin à sa course, et après? Ses amies étaient mortes et la nuit n'avait pas cessé de continuer d'être. Dem Cin Vaaler était morte et ses enfants et Seur Cin Vaaler avaient continué de courir. Ses parents étaient morts et elle avait vécu des années magnifiques dans cette maison, avec ces personnes. Sa mort irait rejoindre le reste du passé et le futur continuerait de se présenter à ceux qui étaient encore vivants. Rien de plus.

Elle sentit son bras se faire tirer et avec son mouvement le monde reprit la cadence qui avait toujours été la sienne. Elle vit les pierres au-dessus d'elle fondre et s'écraser là où elle s'étaient trouvée et entendit, comme si des milliers d'arbres étaient en train d'être déchirés par un vent tout-puissant, le bruit de la pluie minérale qui aurait dû sonner le glas de sa vie. Elle vit les fenêtres brisées défilier et la porte encore ouverte et une trappe à quelques mètres derrière elle et encore plus loin des flammes, des flammes d'un bleu si clair qu'il en était presque insoutenable et dans ces flammes des ruines, les ruines de Ibael-Bourg qui brûlait de l'assaut qui l'avait terrassée.

Elle se sentit chuter, les flammes firent place à l'obscurité la plus totale et un bruit puissant d'acier retentit tandis qu'autour d'elle et en elle, la nuit, finalement, se faisait.